Critiques Au théâtre de Vidy à Lausanne, «Dear Luigi, I Hate You» se démarque et Simon McBurney présente une étape de ses «Questions à John Berger»

Réservé aux abonnés Lors du mini-festival helvète, Adèle Yon et le collectif Dreams Come True proposent une pièce inspirée par le meurtre d'un assureur par Luigi Mangione. Le seul-en-scène de l'artiste britannique questionne dans un spectacle encore inachevé la possibilité de l'art pendant Gaza.



Le scénographie de «Dear Luigi, I Hate You» est économe : Trois acteurs sur un plateau vide hormis quelques chaises, des mots, beaucoup de mots. (Julie Folly)

Par **Anne Diatkine**
Publié aujourd'hui à 16h16

Offrez cet article gratuitement à vos proches.
Partager Offrir l'article Copier le lien
Ecouter cet article

Trois spectacles présentés en un seul après-midi, lors d'un mini-festival qui se poursuivra le week end prochain (1), dans l'inventif théâtre de Vidy à Lausanne, important maillon dans l'économie des arts vivants, en ce qu'il initie et coproduit des créations promises à traverser la frontière helvète et qui aurait bien du mal à exister sans cette première impulsion. Trois pièces qui convoquent chacune à leur manière un absent ou des morts, et traitent le plateau comme un for intérieur, une chambre en soi. Une création mondiale, très attendue, par le britannique Simon McBurney qui explore ou promet d'explorer dans *Questions for John* son lien d'amitié avec l'écrivain John Berger, qui aurait eu 100 ans cette année ; une toute petite forme, *la Lettre au père* de Kafka, mis en scène et interprétée par Emilie Charriot, remarquée l'hiver dernier pour son *Amante anglaise*, avec la géniale Dominique Reymond. Et surtout *Dear Luigi, I Hate You*, imaginé par le collectif Dreams Come True qui a passé commande à l'autrice Adèle Yon, et met sur le plateau des séances de justice restaurative en réponse à un meurtre réel.

Pas de suspens inutile : lors de cet après-midi d'échafaudage théâtral, où des propositions plus ou moins abouties se renvoient et se soutiennent les unes les autres, *Dear Luigi, I Hate You* est l'heureuse découverte. Ou comment et pourquoi, en 2024,

Luigi Mangione tira sur Brian Thompson, PDG du plus grand assureur santé aux Etats-Unis, qui ne cessait de faire grossir les bénéfices de l'entreprise et d'empocher des millions de bonus, en interdisant à un toujours plus grand nombre de gens l'accès aux soins. Où l'on apprendra que Paulette Thomson, épouse du défunt et mère de ses deux enfants, n'est pas forcément celle qu'on imagine : cette kinésithérapeute, toute mariée à l'assureur privée qu'elle est, a toute sa vie défendu le droit à la santé pour tous.

Dextérité langagière

La scénographie est économe. Trois acteurs sur un plateau vide hormis quelques chaises, des mots, beaucoup de mots, pour ce théâtre ultra-écrit qui étudie sous quelles conditions deux êtres, aux antipodes d'une tragédie qui les relie, peuvent non seulement s'entendre au sens propre, mais se nourrir de la position de l'autre. Pour élaborer cette pièce, le collectif a suivi un «vrai» processus de justice réparatrice, les interprètes Sabrina Delarue et Jean-Baptiste Piguet, jouant chacun leur personnage, Paulette Thompson et Luigi Mangione, encadrés par des professionnels, tandis que Charlotte Terrapon, Yan Duyvendak, à l'initiative du projet, et Adèle Yon observaient sans intervenir les séances toutes enregistrées. Adèle Yon a ensuite écrit et condensé cette matière aux rebondissements par définition imprévisibles. Margot Viala joue la médiatrice, ce personnage neutre comme la Suisse, qui a la tâche ardue d'ouvrir la possibilité d'une écoute sans mécontenter tout le monde. Une «facilitatrice», selon le nom de cette fonction, qui ici fait preuve d'une dextérité langagière et d'esprit d'à-propos jamais pris en défaut. Trop impeccable pour être vraie ? L'attention se fixe sur le bouillonnement à fleur de peau des deux protagonistes qui ne s'affrontent jamais directement, avec une prédilection pour Paulette portée par Sabrina Delarue, incandescente de réflexions verbalisées et colères rentrées.

Offrir cet article
Avantage abonné : Offrez jusqu'à 10 articles par mois

En somme, c'est une forme de théâtre qu'on pourrait qualifier du gros mot de didactique, mais dont la pensée se fait chair et mouvante, et surgit dans tous les tressaillements du corps, du bout des cheveux en vrac de Paulette jusqu'à la démarche. On dit souvent des acteurs qu'ils défendent leur personnage comme les avocats leur client. Ici, et ce sont les acteurs qui l'expliquent à la fin au public, le long processus de justice restauratrice qu'ils ont suivi change la donne. Leur connaissance de Paulette Thomson et Luigi Mangione est devenue si intime qu'ils peuvent dire sans aucun ridicule qu'ils les aiment.

Bataille de livres

Politique, intime, et incarné, le spectacle de Simon McBurney, ne l'est pas moins. Et tout commence bien, c'est-à-dire mal. Le metteur en scène entre au plateau bras croisés. *«On a oublié d'avoir une générale. On n'a même pas eu de filage. C'est le début d'un voyage…»* Nous voilà prévenus. Et embarqué dans un spectacle qui oscille entre de rares moments parfaitement au point et ô combien géniaux et sans doute mûrement répétés, et de la glaise qu'il faudrait sculpter et élaguer.



L'investissement physique de McBurney, 69 ans, est impressionnant. (Christophe Raynaud de Lage)

Le regard du public est-il un bon sculpteur dès lors qu'on ne le sollicite pas pour être dramaturge et qu'il paye, en général, sa place ? L'investissement physique de McBurney, 69 ans, qui nous convoque dans un antre sonore, paysage et grenier, est impressionnant. Le bruissement d'une forêt. Une bataille de livres qu'il range en file indienne. Combien en faudrait-il pour aligner le nombre d'enfants morts à Gaza ? interroge le metteur en scène. Et cette question : *«L'art peut-il perturber le réel ? Ou n'est-il que décoration ?»* Coup de pied en l'air. Mais peut-on s'interroger sur la vanité du geste artistique pendant Gaza, sans couper net ? On en veut presque au metteur en scène de continuer sur autre chose, l'ange Gabriel croit-on saisir, comme si ça allait de soi. On a perdu John Berger, partisan d'un Etat palestinien, dont on se souvient par ailleurs qu'il était le coscénariste avec Alain Tanner du film *la Salamandre*. La question continue de trotter : *«L'art est-il déco ou peut-il perturber le réel ?»* Rendez-vous en juin à la MC93 à Bobigny pour une nouvelle réunion, qui ne sera pas de chantier.

(1) Le programme des samedi 7 et dimanche 8 novembre : *Questions for John*, de Simon McBurney ; *Mali Future Live*, de Rimini Protokoll-Les Praticables et *Lettre au père,* la nouvelle création d'Émilie Charriot.

***Questions for John* de Simon McBurney du 2 au 6 juin à la MC93 et du 10 au 12 juin aux Nuits de Fourvière (Théâtre des Célestins).**

***Dear Luigi, I Hate You* du Collectif Dreams Come True les 20 et 21 novembre à Villeneuve-d'Ascq (Nord), et le 26 mars à Saint-Médard-en-Jalles (Gironde).**